

Éléments théoriques de l'étymologie poétique latine (2/2) :

L'éponymie

Cécile MARGELIDON

Université de Tours, ICD

Malgré l'expression générique *etymological wordplay*, les textes dont on considère qu'ils sont les premiers à présenter des remarques étymologiques, les premiers textes poétiques grecs, ne parlent que d'éponymie, et jamais d'étymologie. Cette nuance témoigne d'une manière bien différente de concevoir l'origine et l'histoire des mots dans l'Antiquité par rapport à aujourd'hui, où s'est imposé depuis le XIX^e siècle un modèle scientifique. En effet, il ne s'agit pas de comprendre l'origine d'un mot à partir de lois phonétiques et de remonter, par la comparaison avec d'autres langues, à un étymon, à une source commune. La manière dont les grammairiens antiques, grecs et latins, procèdent est bien différente : deux mots qui existent sont rapprochés pour des raisons davantage sémantiques et ludiques que phonétiques. La question n'est pas de comprendre la genèse scientifique d'un mot, son développement à partir d'un ancêtre indo-européen, mais de partir d'un mot pour s'attacher à l'histoire de son référent¹. Dans le domaine poétique, il s'agit, en un mot, de justifier le fait qu'un personnage, qu'un lieu, qu'un héros, qu'un dieu porte un nom qui lui est adéquat, de montrer la motivation des noms. Le procédé est beaucoup plus important que dans la poésie française, où les remarques d'ordre linguistique sont rares. Pourtant, ce phénomène d'attribution d'un nom en fonction d'un événement, d'un comportement ou d'une singularité physique ne s'appelle pas dans l'Antiquité étymologie mais éponymie. Or ce dernier terme n'est jamais attesté en latin, entraînant la confusion des deux notions sous le terme d'étymologie. La différence de fait demeure néanmoins de façon perceptible, et c'est là l'objet de notre étude que d'en comprendre le fondement, ainsi que les implications en poésie.

Notre objet est donc de montrer la grande proximité entre éponymie et étymologie, au point que l'on puisse les comprendre sous la même notion de « jeu étymologique », mais aussi les distinctions et les articulations entre les deux, jusqu'à la disparition d'« éponymie » dans la terminologie latine. En fait, la question de la distinction étymologie/éponymie dans la poésie latine fait relire l'histoire de celle-ci dans ses rapports au grec, tant du point de vue du fond que de la forme : la traduction et l'adaptation d'œuvres poétiques ont modifié les rapports des Latins à l'origine des noms. Nous avons choisi un corpus charnière dans la poésie latine, où l'étymologie n'a pas encore été, à notre connaissance, étudiée en tant que telle : la tragédie d'époque républicaine. Cette série de fragments est instructive pour deux raisons : d'une part, elle permet des parallèles avec la tragédie grecque, sans difficulté d'ordre générique ; d'autre part, elle est une étape importante de la constitution de la poésie latine, qui en est encore à ses débuts.

Éponymie et étymologie dans la tragédie grecque

À première vue, l'étymologie antique consiste à rendre compte de la vérité du signifié, d'accéder à son essence par le moyen de la recherche linguistique – d'où l'importance de l'étymologie dans la mystique grecque, où elle permet la transition entre l'apparence et la réalité

1 SLUITER, 2015 : 898 : « [Ancient etymology] is about the relationship between words and their semantic explanation or definition – it wants to know *why* anything is called what it is called, the *reason* for the name, and what *motivates* the namegiver – and the explanations it comes up with are not intended to give us insight into the past, into the historical processes and developments leading to the present situation; rather, and importantly, (ancient) etymology is about *understanding the present* » (c'est elle qui souligne).

fondamentale. En fait, cette conception demande à être précisée : le papyrus de Derveni, d'une importance capitale dans la pensée grecque, ordonne, organise les noms des dieux à partir du Chaos initial, mais ce travail cosmologique, dont la visée est eschatologique, porte sur des dieux, et ces dieux se voient attribuer un nom en fonction de leur action : il s'agit d'expliquer le signifiant à partir de son référent². Or expliquer un signifiant à partir de son référent, telle est en réalité la définition exacte de l'éponymie, de ἐπί, « sur », et ὄνομα, « nom ». Le nom éponyme est le nom placé sur la chose en fonction de ce qu'elle est. Il s'agit en fait de la réduction d'un syntagme qui raconte le référent, d'une condensation d'un récit en un seul mot³. Le récit éponymique, le récit syntagme qui raconte le nom, possède trois caractéristiques, très clairement présentées par Charles Delattre⁴ :

1. « Il donne un sens au nom »
2. « Il est composé d'éléments tenus pour des composants, des constituants du nom » : « le syntagme est donc une expansion du nom, ou le nom est un condensé du syntagme ».
3. « Il donne une histoire du nom : le nom a été inventé en une occasion particulière ».

Quand Aristote parle dans la *Poétique* du poète comique qui donne un nom à ses personnages en fonction de leur caractère, il emploie le verbe ἐπιτίθημι, qui comprend le même préverbe ἐπί-, « sur », que ἐπώνυμος. Au contraire, l'étymologie consiste à établir un lien de filiation entre deux signifiants dont les signifiés sont liés (il ne s'agit pas de rapprocher deux signifiants par hasard, mais dont les sens appartiennent à une même famille)⁵.

Tout à fait logiquement, le *Cratyle*, dialogue platonicien de référence pour l'étude des noms dans l'Antiquité, ne contient pas le mot ἐτυμολογία ni des termes apparentés, mais traite de la justesse des noms, et de ce fait, interroge l'adéquation des noms à leur référent, et donc de l'éponymie – terme qu'on y trouve à de nombreuses reprises, comme dans l'exemple suivant sur le nom d'Atrée :

Peut-être Atrée (*Atreus*) est-il justement nommé. Car le meurtre de Chrysisse commis par lui, sa conduite si cruelle envers Thyeste, tous ces actes sont nuisibles et funestes (*atera*) pour la vertu. Le nom qui le désigne (*eponymia*) est légèrement détourné et obscurci, de sorte qu'il ne révèle pas à tout le monde la nature du personnage ; mais pour les connaisseurs en onomastique, Atrée a un sens assez clair : aussi bien au sens d'inflexible (*atéires*) que d'intrépide (*atretos*) et de funeste (*atéros*), de toute manière son nom est juste⁶.

Le philosophe souligne ici la difficulté de la recherche éponymique : les noms se sont obscurcis et leur sens premier peut ne plus être aisément lisible, d'où la diversité d'interprétations que l'on trouve. Plus spécifiquement, Platon a exploité philosophiquement le principe de l'éponymie pour montrer le lien ontologique et linguistique des choses à une Forme⁷, ainsi que l'a explicité Curzio Chiesa : « La dimension linguistique, relative aux noms, et la dimension ontologique, qui concerne l'être, sont indissociables. La participation fonde et légitime la prédi-

2 Par exemple, le nom de Kronos est rapproché de κρούειν, « frapper », parce qu'il désigne l'Intellect qui frappe les particules les unes contre les autres. La tradition orphique témoigne également de l'importance de l'allégorie antique.

3 Cf. MARGELIDON, 2020.

4 DELATTRE, 2018: 142.

5 On retrouve ici la définition que donne de l'étymologie le CNRTL : « science qui a pour objet la recherche de l'origine des mots en suivant leur évolution à partir de l'état le plus anciennement attesté ».

6 *Cratyle*, 395b2-8.

7 Cf. en particulier *Phédon*, 103b5.

cation éponyme : ce n'est qu'à cause de la participation au F que les choses sont (ou deviennent) f et qu'elles reçoivent par conséquent le « prédicat » « f »⁸. L'aporie à laquelle aboutit Platon – toutes les choses ne sont pas éponymes⁹ – a sans doute conduit à écarter le terme éponymie, compris à partir de là dans un sens spécifique à la pensée platonicienne et spécialisé d'autre part pour désigner les héros fondateurs, ceux qui donnèrent leur nom à la ville qu'ils ont fondée.

Face à cette réflexion sur l'adéquation des choses à leur forme, l'étymologie est un concept qui s'est progressivement développé sous l'impulsion de l'ancien stoïcisme et de la philologie hellénistique. Il semble que le premier emploi de *ἐτυμολογία* au sens de « étymologie » se trouve chez Chrysippe, qui, selon Diogène Laërce (VII, 200), aurait écrit onze traités sur le sujet. L'étymologie est partie de la dialectique, entendue comme « science du vrai et du faux »¹⁰ : elle consiste à retrouver la vérité présente dans le mot et permettant d'accéder à une connaissance sage de la chose nommée¹¹.

Dans une approche toute différente, la philologie alexandrine recourt à l'étymologie pour éditer les textes et choisir une orthographe et un sens pertinents à un mot douteux des textes poétiques. Il ne s'agit donc pas tant de rechercher philosophiquement l'origine du langage, mais le lien entre deux signifiants. Ainsi que le note Francesca Schironi, l'étymologie devient avec Aristarque un phénomène de grammaire et de phonétique, et non plus seulement question philosophique ou sémantique¹².

Ces différents mouvements de pensée, résumés à grands traits ici, marquent l'intérêt grec pour l'origine des mots, et en particulier pour raconter l'histoire qui entoure la nomination. Cet aspect narratif est central dans la poésie, où il occupe d'emblée une place importante. Dans la poésie grecque, les explications que le poète donne des noms sont en fait généralement des éponymies, puisqu'il s'agit d'expliquer pourquoi tel dieu, tel lieu, tel héros porte le nom qui est le sien. Homère explicite ainsi l'origine de certains noms, comme celui d'Ulysse¹³, et Hésiode fait la même chose dans la *Théogonie*¹⁴. Chez le premier, il s'agit principalement de montrer comment le destin d'un héros se refléchit dans son nom et s'y inscrit d'emblée. De ce fait, *Iliade* et *Odyssée* peuvent se lire comme deux immenses réflexions sur les noms d'Ulysse et d'Achille. Chez Hésiode, l'histoire de la naissance des dieux se prête remarquablement aux commentaires sur leur nom, comme dans le récit bien connu d'Aphrodite née de l'écume (*ἀφρός*) des flots.

Les poètes tragiques, d'une manière à première vue comparable, présentent à de mul-

8 CHIESA, 1990 : 132.

9 CHIESA, 1990 : 132 : « Si la forme F n'est pas f, comme son nom propre le prescrit, les choses ne peuvent plus en recevoir l'éponymie, elles ne peuvent pas être dénommées d'après la Forme et, par suite, elles ne peuvent pas être f ».

10 Cf. BARATIN, 1991.

11 ALLEN, 2005 : 15 : « On their view, the opinions reflected in the words that were formed at the beginning of human history, when language was young, were in important points superior to those of their own day, and their motive for practising etymology was the recovery of their primitive wisdom ».

12 SCHIRONI, 2003 : 77 : « Etymologies are phenomena related to grammar and sound, which cannot be investigated by a purely semantic or philosophical approach ».

13 *Odyssée*, XIX, 406-412.

14 Par exemple, *Théogonie*, 280-283 : Τῆς δ' ὅτε δὴ Περσεὺς κεφαλὴν ἀπεδειροτόμησεν, / ἔκθορε Χρυσάωρ τε μέγας καὶ Πήγασος ἵππος / τῶ μὲν ἐπώνυμον ἦν, ὅτ' ἄρ' Ὀκεανοῦ περὶ πηγᾶς / γένθ', ὃ δ' ἄορ χρῦσειον ἔχων μετὰ χερσὶ φίλησιν. « Et quand Persée eut tranché la tête [de Méduse], le grand Chrysaor surgit, avec le cheval Pégase. Tous deux reçurent ces noms, l'un parce qu'il était né aux bords des flots d'Océan, l'autre parce qu'en ses mains il tenait une épée d'or. »

tiples reprises des éponymies à des moments stratégiques de leurs pièces. Dans les prologues, l'explication d'un nom permet de planter le décor tragique et de situer l'action dans une tradition mythographique longue. En regard, dans les épilogues, l'éponymie vient rattacher le récit tragique à la vie de la cité : autant le prologue ancrerait le récit dans une généalogie littéraire, autant l'épilogue ouvre la perspective tragique sur la vie quotidienne d'Athènes. Les *Phéniciennes* d'Euripide s'ouvrent, par exemple, sur la vieille reine Jocaste qui raconte l'histoire des Labdacides. Elle rappelle notamment la vie d'Œdipe et souligne que le héros tient son nom de ses pieds abîmés par son exposition à la naissance¹⁵. Les épilogues peuvent prendre un tour plus politique, comme les *Euménides* d'Eschyle qui se concluent par l'installation à Athènes des Érinyes, déesses vengeresses de la Justice, devenues les Euménides, c'est-à-dire les Bienveillantes. On peut également penser à *Hécube* d'Euripide, où Polymestor prédit à Hécube que sa tombe guidera les matelots et sera connue sous le nom de Κυνὸς ταλαίνης σῆμα (1274).

Dans les épisodes, l'éponymie n'intervient pas dans un contexte didactique, mais dans des moments de très grande intensité tragique, où le nom du héros est présenté dans toute sa force, pour ce qu'il contient d'annonce d'une destinée¹⁶. Ce sont dans les moments de profond déchirement que le nom prend une nouvelle force, comme dans le monologue d'Ajax dans la tragédie du même nom. Le héros se réveille de sa folie funeste qui l'a conduit à massacrer un troupeau de bétail en croyant tuer les Achéens qui l'avaient, d'après lui, spolié des armes d'Achille au profit d'Ulysse. Se rendant compte de son acte, il s'en lamente :

Ah ! ah ! Ajax ! Qui donc eût jamais pensé que ce nom répondrait si bien aux maux qui m'étaient réservés ? L'heure est venue de le redire deux fois, trois fois – ah ! ah ! Ajax ! – alors que je me heurte à de pareils revers¹⁷.

Le nom d'Ajax est ici rapproché par Sophocle de l'exclamation de lamentation αἰᾶ, le héros insiste sur le lien entre son nom et son malheur. Il souhaite par exemple « dire deux fois, trois fois αἰᾶ - Ajax », pour se rappeler sa situation, ne pas se cacher son crime, mais le regarder dans le paroxysme de son horreur, jusqu'à se suicider au milieu de la pièce. De même, dans les *Sept contre Thèbes*, Étéocle, le fils d'Œdipe, et six autres guerriers thébains affrontent le frère de ce dernier, Polynice, et six de ses soldats : chaque guerrier attaquant, présent aux portes de Thèbes, est décrit avec l'emblème de son bouclier, mais son nom est aussi souvent l'objet d'une remarque, comme si l'identité de chacun se déclinait également dans la motivation de son nom, en particulier Polynice, dont le nom signifie « qui aime la querelle », nom commenté fréquemment dans la tragédie grecque, de sorte qu'on trouve dans les *Sept contre Thèbes* la remarque suivante du chœur, qui réunit dans un même nom le destin des deux frères :

Ou dois-je pleurer ses chefs de guerre, douloureux et misérables, privés de postérité,

Qui pour justifier strictement leur nom, en vrais « chercheurs de querelles », ont péri dans un désaccord sacrilège ?¹⁸

15 Euripide, *Phéniciennes*, 25-27 : δίδωσι βουκόλοισιν ἐκθεῖναι βρέφος, / σφυρῶν σιδηρᾶ κέντρα διαπέρας μέσον' / ὄθεν νιν Ἑλλάς ὠνόμαζεν Οἰδίπου. « Il fit par des bouviers exposer le nouveau-né, les chevilles transpercées par le milieu, avec des pointes de fer : d'où le nom d'Œdipe que lui donna l'Hellade ».

16 Ces trois types d'emploi de l'étymologie ont été décrits par Wilson (1968), qui discute l'authenticité de deux vers étymologiques des *Troyennes*.

17 *Ajax*, 430-433 : Αἰᾶ· τίς ἄν ποτ' ᾤεθ' ὧδ' ἐπόνυμον / Τοῦμόν ξυνοίσειν ὄνομα τοῖς ἔμοις κακοῖς ; / Νῦν γὰρ πάρεστι καὶ δις αἰάζειν ἔμοι / Καὶ τρίς· τοιοῦτοις γὰρ κακοῖς ἐντυγχάνω.

18 *Sept contre Thèbes*, 827-831 : ἦ τοὺς μογεροὺς καὶ δυσδαίμονας / ἀτέκνους κλαύσω πολεμάρχους, / οἷ δῆτ' ὀρθῶς κατ' ἐπωνυμίαν / καὶ πολυνεικεῖς / ὄλοντ' ἀσεβεῖ διανοία ;

L'expression française « pour justifier leur vrai nom » traduit ici le grec *κατ'ἐπωνυμίαν* (*kat'eponumian*), « selon l'éponymie » : Étéocle et Polynice portent leur destin dans le nom de l'un, nom qui pourrait être étendu aux deux, de même que l'on parle des Castors pour Castor et Pollux. La motivation du nom a donc une importance centrale dans la tragédie grecque, où elle permet d'ouvrir sur un univers, mythographique ou politique, mais aussi, et surtout, de caractériser un héros, et donc de construire son identité tragique au moyen d'un élément fondamental pour sa personnalité. L'éponymie est de ce fait plus importante que l'étymologie, et les exemples que nous avons cités employaient systématiquement un mot de la famille de *ἐπώνυμος*.

Un contre-exemple apparent a retenu l'attention, parce que le poète y emploie un doublet poétique de *ἔτυμος*, *ἐτήτυμος* (*etetumos*), pour caractériser la justesse d'un nom. Il s'agit d'un passage du chœur de l'*Agamemnon*, qui s'attarde sur le nom d'Hélène, rapproché du verbe *ἐλεῖν* (*elein*), « prendre, perdre » :

Qui donc, sinon quelque Invisible qui, dans sa prescience, fait parler à nos lèvres la langue du Destin, donna ce nom si vrai (*etetumos*) à l'épousée qu'entourent la discorde et la guerre, à Hélène ? – Elle est née en effet pour perdre les vaisseaux, les hommes et les villes¹⁹.

La beauté du passage tient aux trois composés en *ἐλεῖν* (*elein*) qui concluent la strophe : Hélène est née pour perdre les vaisseaux, pour perdre les hommes, pour perdre les villes. Le choix de l'adjectif *etetumos* permet ici de valider une éponymie : le nom d'Hélène lui a été donné à juste titre et son destin montre que ce nom était vrai.

Néanmoins, conformément à ce que nous avons montré précédemment, il s'agit d'associer un nom à un référent, et non deux signifiants ensemble, et donc encore d'un rapport éponymique entre Hélène et son destin. Il faut à vrai dire rapporter cet emploi de l'adjectif à un terme qui apparaît uniquement chez Eschyle parmi les trois tragiques : *ψευδώνυμος* (*pseudonumos*), « qui porte un nom mensonger, qui porte un nom qui ne lui correspond pas », et ce à trois reprises. L'une de ces trois occurrences développe une éponymie faussée. Il s'agit du Pouvoir s'adressant à Prométhée dans le *Prométhée enchaîné* :

C'est bien à tort que les dieux t'appellent Prométhée : trouve ailleurs qui te promette de te dégager de ces nœuds savants !²⁰

Le nom de Prométhée signifie littéralement « qui pense avant », par opposition à son frère Épiméthée, qui est celui « qui pense après », selon une explication déjà présente chez Hésiode (*Travaux*, 85-88) et chez Théognis (*Élégies*, I, 713)²¹. Pouvoir se moque du héros qui n'a pas su, malgré son astuce, empêcher son châtement. Eschyle joue sur la motivation du nom de Prométhée pour en tirer un effet tragique : bien que d'une grande habileté, le héros est incapable de prévoir son destin, et reste prisonnier de sa condition. L'image prend une grande

19 *Agamemnon*, 681-690 : Τίς ποτ' ὠνόμαζεν ᾧδ' / ἐς τὸ πᾶν ἐτητύμως – / μή τις ὄντιν' οὐχ ὀρώμεν προνοί- / αἰσι τοῦ πεπρωμένου / γλῶσσαν ἐν τύχᾳ νέμων· - / τὰν δορίγαμβρον ἀμφίνει- / κῆ θ' Ἑλέναν· ἐπεὶ πρεπόντως / ἐλένας, ἔλανδρος, ἐλέ- / πτολις

20 *Prométhée enchaîné*, 85-87 : Ψευδώνυμος σε δαίμονες Προμηθεά / Καλοῦσιν αὐτὸν γάρ σε δεῖ / προμηθέως / ὅτω τρόπῳ τῆσδ' ἐκκυλισθήσῃ τέχνης.

21 Les scholies et les commentateurs latins signalent expressément ce lien : *Scholia in Aeschylum* (*scholia recentiora*), Pr.85) : Ψευδώνυμος· πᾶν εὐφυῶς ἐτυμολογεῖται τὸ τοῦ Προμηθέως ὄνομα. Προμηθεὺς γάρ ἐστιν ὁ προορῶν τὰ μῆδεα καὶ τὰ βουλευόμενα· καὶ τροπὴ τοῦ δ εἰς τὸ θ. « *Pseudonymos* : Eschyle donne une étymologie tout à fait convenable du nom de Prométhée. Prométhée est en effet celui qui a d'abord pensées et avis. Et il y a un changement de δ en θ ». Servius, *In Buc.*, VI, 42 : *Nam Prometheus uir prudentissimus fuit, unde etiam Prometheus dictus est ἀπὸ τῆς προμηθείας, id est a prouidentia*. « Car Prométhée était un homme d'une très grande prudence, c'est pourquoi il a été appelé Prométhée ἀπὸ τῆς προμηθείας, *prouidentia*, « prudence » ».

force tragique, au point de pouvoir être étendue à la condition humaine, dont la capacité d'anticipation n'empêche pas l'aveuglement. L'éponymie apparaît alors comme une manière de marquer finement dans le contexte tragique la torsion entre l'apparente liberté de l'homme et sa détermination.

À chaque fois, dans l'éponymie, le nom rappelle un événement, alors que l'étymologie vient indiquer une essence, ce que la chose est, sans faire mémoire d'un moment spécifique. Les cas sont plus rares dans la tragédie grecque, mais Jean Lallot a signalé cet exemple net des *Choéphores* à propos de Dika, déesse de la Justice :

Véritable (*etetusmos*) « fille de Zeus », Dika, c'est l'heureuse appellation que nous lui donnons, nous autres mortels²².

L'adjectif *etetusmos* est ici appliqué non pas au nom de Dika, mais à la déesse elle-même, il ne s'agit pas de dire que son nom lui a été donné à juste titre, mais que son nom indique ce qu'elle est réellement. Jean Lallot précise : « Il n'est plus question ici d'éponymie : Dika n'est pas ainsi nommée *d'après* la fille de Zeus, puisqu'elle *est* fille de Zeus ; le rapprochement *Dika – Dios kora* est proprement une étymo-logie : la ressemblance des signifiants révèle à qui sait la percevoir cette vérité inscrite dans le nom de Dika : elle est fille de Zeus²³ ».

Les noms propres constituent donc une ressource tragique importante : leur motivation s'ancre dans les récits qui entourent les personnages. Ils forment pour les tragiques un outil judicieux pour ancrer l'action dans sa réalité mythographique et historique, mais aussi pour décrire les caractères. La manière dont le nom permet de raconter la chose, et d'en tracer le portrait le plus précis possible, se retrouve très nettement chez les tragiques latins, mais avec des modulations remarquables.

Le jeu étymologique latin : héritage et rupture

À Rome, la recherche de l'origine des noms connaît également un grand succès, et ce dès les premiers textes en prose comme en vers – l'annalistique romaine fait par exemple droit à la recherche étimologique et éponymique²⁴. Néanmoins, les premiers termes à faire l'objet d'une analyse linguistique à Rome ne sont pas les noms propres du répertoire poétique, mais des mots issus du lexique juridique²⁵. C'est dans l'interprétation des lois archaïques, des XII Tables en particulier, que l'étymologie connaît ses premières attestations.

La distinction entre étymologie et éponymie n'est pas neuve dans la littérature secondaire sur le grec, aussi bien en philosophie²⁶ qu'en littérature²⁷, mais elle a été occultée des études latines pour une raison évidente : le terme n'existe pas en latin, alors que la réalité qu'il désigne continue d'être importante en poésie et en histoire dans les récits de fondation²⁸. L'in-

22 *Choéphores*, 948-951 : ἐτήτυμος /Διὸς κόρα – Δίκαν δέ νιν /προσαγορεύομεν /βροτοὶ τυχόντες καλῶς.

23 LALLOT, 1991 : 137.

24 Sur ce sujet, cf. M. CHASSIGNET, 1998, 322 : « Dès la naissance du genre historiographique à Rome, les préoccupations étimologiques ont par conséquent occupé une place importante chez les historiens lorsqu'ils traitaient les temps anciens ». C'est le cas chez Caton mais aussi chez les autres annalistes, en particulier Cassius Hemina, qui fait l'objet de l'article de Martine Chassignet.

25 Cf. U. BABUSIAUX, 2014.

26 Cf. C. CHIESA, 1990, qui étudie l'éponymie dans la théorie des formes de Platon.

27 Cf. Sulzberger, 1926 ; J. LALLOT, 1991 et C. DELATTRE, 2018 ; Genette, 1976 : 25 : « trouver les *noms* cachés dans les *mots* ».

28 Matthaios, dans son édition d'Aristarque, signale l'emploi cicéronien de *appellatio* avec ce sens, et le

fluence stoïcienne a également pu jouer, comme en témoigne Cicéron qui rattache explicitement la recherche de l'origine des mots à la philosophie du Portique²⁹.

L'étymologie telle qu'elle apparaît dans la poésie latine apparaît alors à la charnière entre l'héritage antiquaire de recherche de l'origine des mots désignant les réalités rituelles, topographiques, juridiques de Rome, et la tradition poétique grecque qui accorde une large place aussi bien à l'éponymie qu'à la recherche philologique sur le lexique. Les différents types de jeux étymologiques grecs se retrouvent donc en latin, qu'ils soient éponymiques ou strictement étymologiques.

La tragédie latine d'époque républicaine nous est parvenue de façon très fragmentaire, de sorte qu'il est difficile d'établir des comparaisons complètes avec les trois grands tragiques grecs, qui, si nous n'avons pas conservé toutes leurs pièces, sont pourtant bien connus : sept pièces intégrales préservées pour Eschyle et Sophocle et dix-sept pour Euripide. Nous citerons principalement des fragments d'Ennius, de Pacuvius et d'Accius, qui ont tous trois vécu à l'époque républicaine. Même si c'est Livius Andronicus qui fut apparemment le premier à importer la tragédie à Rome, ces trois auteurs traduisirent et adaptèrent les pièces grecques à Rome, et leur ajoutèrent même des tragédies sur des sujets latins (*fabulae praetextae*). Les questions de philologie y sont importantes à double titre : d'une part, comment traduire de façon compréhensible les explications éponymiques présentes en grec ? ; d'autre part, comment créer un lexique tragique latin, l'étymologie peut-elle contribuer à la réflexion sur la langue poétique ?

Plusieurs exemples témoignent de la reprise de procédés éponymiques et étymologiques que l'on trouvait déjà dans la poésie grecque, avec en sus des remarques sur la traduction en latin et l'adaptation de la langue grecque. Nous ne traiterons pas des cas de traduction qui portent sur l'adaptation d'un mot latin au grec, et qui supposent que le poète recherche l'équivalent latin le plus précis possible d'un mot poétique grec : il y va alors de la construction du lexique poétique latin. La manière principale de faire de l'éponymie est de suivre les procédés grecs, ou bien en traduisant une éponymie présente dans la tragédie grecque, ou bien en avançant une explication de ce type, qui, bien qu'absente du modèle grec, lui est pourtant facilement identifiable. La présentation typique de la motivation d'un nom dans le « climat de calme didactisme » qui règne au début d'une pièce est nette dans la *Medea exul* d'Ennius, dont la tirade d'exposition rappelle le nom de la nef Argo :

Si seulement dans le bois du Pélion le tronc du sapin coupé par les haches n'était pas tombé au sol, et que de là n'était pas le départ de la nef en partance, nef désormais appelée du nom d'Argo parce que les Argiens, à son bord, se réjouirent d'obtenir la toison d'or du bélier des Colchidiens sous le commandement du roi Pélias par la ruse. Car jamais ma maîtresse, l'errante Médée, ne poserait le pied hors de chez elle, en colère, blessée par un amour cruel³⁰.

Ennius, qui traduit la *Médée* d'Euripide, ajoute la référence éponymique, absente du

rôle de Platon dans l'abandon de ce terme (1999 : 228) : « Die Gegenüberstellung von *nominatio* und *appellatio* steht in der philosophischen Sprachreflexion seit Platon zur Debatte. Diese Differenzierung drücken bei Platon die Termini *ὄνομα* und *ἐπωνυμία* aus: Während ein *ὄνομα* den eigentlichen Namen einer Person oder reines Objekts liefert, übernimmt die *ἐπωνυμία* den Prozess der Prädikation einer seiner Eigenschaften ».

29 Cicéron, *De Officiis*, 1, 7, 23 : *Audeamus imitari Stoicos, qui studiose exquirunt, unde uerba sint ducta.* « Osons imiter les Stoïciens, qui étudient avec attention d'où viennent les mots ».

30 *Medea exul*, 89: *Vtinam ne in nemore Pelio securibus / Caesa accidisset abiegna ad terram trabes, / neue inde nauis inchoandi exordium / coepisset, quae nunc nominatur nomine / Argo, quia Argiui in ea delecti uiri / Vecti petebant pellem inauratam arietis / Colchis imperio regis Peliae per dolum : / nam numquam era errans mea domo efferret pedem / Medea, animo aegro, amore saeuo saucia.*

texte grec. Cette remarque, que Maurizio Bettini juge « plutôt pédante » (*piuttosto pedante*)³¹, fonctionne en réalité comme un marqueur d'érudition, l'ajout d'un élément didactique qui permette au lecteur de resituer l'action dans son contexte. Ennius montre qu'il est capable d'écrire à la façon d'Euripide, de combiner traduction et ajout de remarques éponymiques.

Ennius paraît de fait s'être familiarisé avec les méthodes d'Euripide au point d'en oublier apparemment d'être compréhensible. C'est en tout cas ce qui transparait d'une remarque de Varron, grammairien ami de Cicéron, qui critique deux vers où Ennius expose les noms d'Alexandre et d'Andromaque. Or, si la critique est claire, le fondement de cette critique ne l'est pas, ce qui pose problème.

Chez Ennius :

« Celui qui a donné son nom à Andromaque l'a donné à bon droit ».

De même :

« C'est pourquoi les pâtres appellent maintenant Pâris Alexandre ».

En voulant imiter Euripide et exposer une étymologie, [Ennius] s'est trompé, car Euripide exposant des étymologies grecques, celles-ci sont évidentes. Il dit que son nom a été appliqué à Andromaque parce qu'elle combat un homme (ἀνδρὶ μάχεται), mais qui peut comprendre qu'Ennius fait référence à cela dans son vers : « Celui qui a donné son nom à Andromaque l'a donné à bon droit » ? ou que celui qui avait été Pâris a été appelé Alexandre en Grèce pour la même raison qu'Hercule aussi a été surnommé ἀλεξίκακος (qui éloigne le mal), parce qu'il éloigne les hommes ?³²

Ces vers reprennent une structure typiquement euripidéenne, dont on a déjà vu qu'Ennius l'appréciait. L'éponymie d'Andromaque consiste à signaler que son nom lui a été donné à bon droit (*recte*) : Andromaque est celle qui ἀνδρὶ μάχεται (*andri machetai*), « qui combat un homme », sans que soit précisé lequel, le plus logique étant de penser à son mari, ou à Néoptolème dans une scène de dispute, mais Andromaque est réputée pour sa douceur et son amabilité et cette explication ne connaît apparemment pas de parallèle permettant de la clarifier.

Dans le cas de Pâris, il s'agit d'un changement de nom : le héros a pris le nom d'Alexandre pour avoir défendu ses troupeaux contre les hommes qui les attaquaient. Cette explication éponymique est reprise encore plus franchement par Ovide dans la missive fictive de Pâris à Hélène (I^e s. av. J.-C.)³³. Il y a une différence d'époque et de ton littéraire. Ennius marque sans doute l'entrée de l'hellénisme à Rome, en choisissant de recourir à des allusions. En se faisant plus euripidéen qu'Euripide, et par son goût des allusions discrètes, il va plus loin que les tragiques grecs et assimile une méthode hellénistique, celle des évocations cryptées. Sous une apparente manière tragique, le poète latin ouvre la porte au goût de l'énigme dont Ovide, par exemple, se fera le champion dans ses *Héroïdes*. La critique de Varron pourrait alors tenir à deux éléments : l'imitation d'Euripide est à la fois trop claire et trop obscure, trop claire en ce que la destinée tragique d'Andromaque et d'Alexandre est clairement notée, et trop obscure en ce que le public

31 BETTINI, 2012 : 86.

32 Varr., LL VII, 82 : *Apud Ennium : Andromachae nomen qui indidit, recte [ei] indidit. Item : Quapropter Parim pastores nunc Alexandrum uocant. Imitari dum uoluit Euripiden et ponere ἔτυμον, est lapsus ; nam Euripides quod Graeca posuit, ἔτυμα sunt aperta. Ille ait ideo nomen additum Andromachae, quod ἀνδρὶ μάχεται. Hoc Ennium quis potest intellegere in uersu significare : Andromachae nomen qui indidit recte indidit. Aut Alexandrum ab eo appellatum in Graecia qui Paris fuisset, a quo Herculem quoque cognominatum ἀλεξίκακον, ab eo quod defensor esset hominum ?*

33 *Héroïdes*, XVI, 359-360 : *Paene puer caesis abducta armenta recepi / Hostibus et causam nominis inde tuli.* « Presque enfant, immolant des ennemis, j'ai repris des troupeaux qu'on m'avait dérobés ; telle est l'origine de mon nom ».

romain pouvait ne pas connaître encore les explications éponymiques. En faisant allusion à des codes littéraires méconnus, Ennius se rend, aux yeux de Varron, incompréhensible. Ainsi que le signale Cicéron dans les *Académiques*, les poètes ne doivent pas chercher à traduire les mots, mais le sens des textes grecs, ce qui paraît être le contraire de la démarche d'Ennius dans les vers cités³⁴. Il s'agit là d'une question d'époque, puisqu'à partir de la fin de la République, ce sont ces jeux lettrés qui sont au centre de la poésie selon une démarche d'érudition et d'énigmes philologiques.

Il nous semble que Varron, par sa critique de deux éponymies chez Ennius, qu'il qualifie d'étymologies, dessine en creux la manière dont il juge adéquat de faire de l'étymologie en poésie. Certes, les principes de Varron ne sont pas normatifs, ils n'énoncent pas de règle, mais ils nous indiquent quelques principes tout à fait intéressants pour notre enquête sur la naissance du jeu étymologique à Rome. De même que Cicéron s'est efforcé de transposer le lexique philosophique grec en latin, de même les poètes devraient-ils s'efforcer d'adapter les principes éponymiques grecs à des contenus latins, de s'inscrire dans la tradition antique de Rome, comme dans cet exemple de Naevius, qui justifie le nom de deux collines à Rome, l'Aventin et le Palatin.

L'Aventin est appelé ainsi pour diverses raisons ; Naevius le dérive d'aues, « oiseaux », parce que les oiseaux y viennent depuis le Tibre³⁵.

Certains pensent que le Palatin est nommé d'après des troupeaux ; c'est pourquoi Naevius l'appelle Bêlatin³⁶.

La toponymie de Rome est, selon Varron, commentée à plusieurs reprises par Naevius, en particulier les noms des collines de Rome. Il s'agit d'éponymies, mais qui rendent compte du paysage romain à partir de sa géographie. D'autres rapprochements antiques font intervenir la légende de Romulus pour l'Aventin, ou la déesse rustique Palès. Naevius préfère s'en tenir à montrer le lien entre l'humble Rome des origines et les noms. Nous retrouvons une dynamique que nous avons déjà vue : les noms permettent de lire dans les lieux toute leur histoire, de lier histoire et géographie. Ce trait, net dans la poésie latine, sera paradoxalement revivifié par la poésie augustéenne qui tentera la synthèse entre l'érudition cryptée héritée de la poésie hellénistique et les habitudes antiques romaines.

Conclusion

L'éponymie et l'étymologie constituent donc deux sortes de cheminements intellectuels, même si l'un l'a très nettement emporté sur l'autre, au point de l'effacer de la terminologie antique. Si, dans la poésie grecque, les deux procédés sont distincts, à Rome, les deux fusionnent, de sorte qu'on assiste à une entière refonte des emplois de l'étymologie. Les « jeux étymologiques latins » comprennent donc aussi bien l'un que l'autre. Le cas de la tragédie est emblématique : d'une part, l'homogénéité générique permet une comparaison précise ; d'autre part, les poètes latins traduisent les œuvres grecques, mais en y insérant des éléments caractéristiques et annonciateurs des modifications entérinées par la suite dans la poésie élégiaque et érudite. L'intérêt pour l'origine des mots, pour le *nomen uerum*, « le vrai nom » des choses est bien visible dès les débuts de la poésie latine et ne fera que s'amplifier au fil du temps.

34 Cicéron, *Académiques*, I, 3, 10 : *non uerba, sed uim Graecorum expresserunt poetarum.*

35 Naevius, N52 : *Auentinum aliquot de causis dicunt. Nauius ab auibus, quod eo se ab Tiberi ferrent aues.*

36 Naevius, N53 : *Eundem hunc locum a pecore dictum putant quidam; itaque Nauius Balatium appellat.*

Bibliographie

Sauf mention contraire, les textes anciens sont donnés dans l'édition de la C.U.F., avec la traduction associée.

- ALIZON-MOREL, Aude (2011): *L'Énoncé étymologique latin : formes et sens*, Thèse.
- ALLEN, James (2005) : « The Stoics on the Origin of Language and the Foundations of Etymology », in Dorothea Frede and Brad Inwood (éd.), *Language and Learning, Philosophy of Language in the Hellenistic Age, Proceedings of the Ninth Symposium Hellenisticum*, Cambridge University Press, p. 14-35. *Philosophy of Language in the Hellenistic Age, Proceedings of the Ninth Symposium Hellenisticum*, Cambridge University Press, p. 14-35.
- BARATIN, Marc (1991) : « Aperçu de la linguistique stoïcienne », in Schmitter (éd.), *Sprachtheorien der abendländischen Antike*, Tübingen, Gunter Narr, p. 193-216.
- BABUSIAUX, Ulrike (2014): « Funktionen der Etymologie in der juristischen Literatur », *Fundamina*, 20, p. 39-60.
- BETTINI, Maurizio (2012): *Vertere. Un'antropologia della traduzione nella cultura antica*. Piccola Biblioteca Einaudi.
- CHASSIGNET, Martine (1998) : « Étologie, étymologie et éponymie chez Cassius Hemina : mécanismes et fonction », *ÉC*, p. 321-335.
- CHIESA, Curzio (1990) : « La forme éponyme », in : *Recherches sur la philosophie et le langage, Hommage à Henri Joly, Cahier du groupe de recherches sur la philosophie et le langage* 12, p. 119-134.
- GENETTE, Gérard (1976) : *Mimologiques : voyage en Cratylie*, Seuil.
- DANGEL, Jacqueline (1988) : « Accius, traducteur des Grecs : notion d'*interpretatio* et lecture colométrique (Fragment 581-584 Ribb.) », *Euphrosyne*, 16, p. 71-96.
- DANGEL, Jacqueline (1990) : « Accius grammairien ? », *Latomus*, 49.1, p. 37-58.
- DELATTRE, Charles (2018): « Noms mythiques, synonymie et éponymie : le travail d'élucidation des scholiastes ». In S. David, C. Daude et C. Muckensturm-Pouille (éd.), *Le Déploiement du sens : actualité des commentaires anciens à la poésie grecque*, p. 141-163.
- DESBORDES, Françoise (1991) : « La pratique étymologique des poètes latins à l'époque d'Auguste ». In Jean-Pierre Chambon et Georges Lüdi (éd.), *Discours étymologiques, Actes du Colloque international, organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Walther von Wartburg*, Tübingen, Niemeyer, p. 149-159.
- LALLOT, Jean (1991): « ETYMOΛΟΓΙΑ: L'étymologie en Grèce ancienne d'Homère aux grammairiens alexandrins », in J.-P. Chambon et G. Lüdi, *Discours étymologiques, Actes du Colloque international, organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Walther von Wartburg*, Tübingen, Niemeyer, p. 135-148.
- MARGELIDON, Cécile (2020) : « L'étymologie, un procédé d'appropriation linguistique et culturelle ? L'exemple de la nymphe crétoise Dictynna chez Virgile », A.R.T. 3, Université de Tours / ICD. Url : <https://art.icd.univ-tours.fr/la-revue-a-r-t/revue-a-r-t-3>

— (2021) : « Varron, Ennius et l'étymologie », in : *Vita Latina*, 201, p. 164-181.

O'HARA, James (2017 [1996]) : *True Names: Vergil and the Alexandrian Tradition of Etymological Wordplay*, Ann Arbor.

SCHIRONI, Francesca (2003): “Aristarchus and his Use of Etymology”, in Chr. Nifadopoulos (ed.), *ETYMOLOGIA. Studies in Ancient Etymology. Proceedings of the Cambridge Conference*, September 2000, Münster, 71-78.

SLUITER, Ineke (2015) : « Ancient Etymology : A Tool for thinking », in F. Montanari, S. Matthaios & A. Rengakos (éd.), *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, t. 2, p. 896-922.

SULZBERGER, Max (1926) : « Ὄνομα ἐπώνυμον : les noms propres chez Homère et dans la mythologie grecque », *RÉG*, 39 183, p. 381-447.

WILSON, John R. (1968) : « The Etymology in Euripides, *Troades*, 13-14 », in : *AJP*, 89.1, p. 66-71.

